Séance du 10 février 2025

Histoire et Littérature autour de la guerre de 14-18 :

II. La réconciliation

Jean-Marie ROUVIER
Académie des Sciences et Lettres de Montpellier

MOTS CLÉS
Guerre de 14-18, Histoire, Anthropologie, Ethnologie, Sociologie, Littérature, Antoine Prost, Gerd Krumeich, Jules Maurin, Frédéric Rousseau Annette Becker, Stéphane Audouin Rouzeau, William March, Anne Hope, Gilles Marchand…

RÉSUMÉ
Après une première conférence le 12 juin 2023 traitant des œuvres littéraires autour de la guerre 14-18, analysées sous le regard critique et parfois féroce de Jean Norton Cru, opposant le souci exclusif de la recherche historique du récit événementiel par les historiens, face à l'écriture trop romancée et imaginaire des réalités humaines du drame de cette guerre par les romanciers, aboutissant à une rupture entre les deux reconstitutions du récit de notre Histoire nationale, une nouvelle vision est apparue dans les années 1960-80 et suivantes, dans la lignée de la création de l'École des *Annales* avec Lucien Febvre et Marc Bloch, l'apport des Sciences humaines, Anthropologie, Ethnologie, Sociologie, étayé par la thèse de Jules Maurin en 1979, établissant le socle référentiel de la nouvelle approche historique de cette période essentielle de notre histoire, portant désormais le regard, sur les acteurs du conflit, « au ras du sol », des deux côtés du « no man's land ». Tous les historiens ont suivi cette voie et sans craindre la critique, l'engagement et la polémique. La Littérature a poursuivi sa création d'œuvres littéraires en élargissant le champ de vision du récit et des drames humains avec des auteurs français et étrangers, livrant des œuvres de grande qualité. La réconciliation est désormais aboutie.

J'avais terminé la conférence prononcée devant vous le 12 juin 2023 dont le titre était « Les écrivains et les œuvres littéraires sur la guerre de 14-18 : Histoire et Littérature » en citant cette réflexion d'Antoine Prost, historien, reprise dans son ouvrage, *Douze leçons d'histoire*, paru en 1996 : « Un grand livre d'histoire est toujours un plaisir de langue et de style. » Cette pensée ouvrait les portes de la réconciliation possible entre Histoire et Littérature, alors que le sujet traité, après avoir analysé les œuvres littéraires sous le regard critique et sévère de Jean Norton Cru, laissait entrevoir une rencontre incompatible, voire impossible. Dès lors, il devenait urgent, me semblait-t-il, à tout le moins nécessaire, de poursuivre la réflexion et d'analyser sérieusement les événements successifs qui ont permis de sceller à jamais cette réconciliation. C'est l'objet de mon propos à cet instant. Je vous le présenterai en trois moments-clés qui constitueront les trois parties de mon exposé.

1. La Thèse de Jules Maurin

Posons d'abord le socle d'un monument érigé par un homme éminent quoique discret qui fut notre confrère à l'Académie, admis aujourd'hui à l'honorariat, Jules Maurin, historien, ancien professeur émérite d'histoire contemporaine à l'université Paul-Valéry dont il fut le Président de 1990 à 1995. Ce monument célébré en tant que tel par ses collègues historiens fut sa thèse d'état soutenue en 1979 à l'Université Paul-Valéry sous le titre *Armée – guerre – société : soldats languedociens, 1889-1919*, paru aux prestigieuses éditions de la Sorbonne en 1982 et republié récemment en 2013 chez le même éditeur, avec une préface de jeunes collègues soulignant avec respect les mérites considérables du travail de leur maître. Le professeur Emmanuel Le Roy Ladurie, anthropologue, dont il fut un temps l'étudiant, participa au jury de thèse. Il occupait alors la chaire d'histoire de la civilisation moderne au Collège de France. Il avait été professeur de lycée et maître assistant à la faculté des lettres de Montpellier dans les années 55-65.

Cet ouvrage monumental de 750 pages est marqué par un aspect novateur dans la méthode et la réflexion. Il est à la fois une méthode scientifique, analytique, particulièrement rigoureuse et une réflexion humaine sur les soldats de la Grande Guerre. Jules Maurin écrivait dans les premières lignes de son introduction générale : « Le choix de ce travail découle d'un attrait pour l'homme lui-même, ce "gibier de l'historien" dont parlait Marc Bloch, attrait qui m'a saisi dans les années soixante au même moment que de nombreux historiens et probablement sous leur influence. » Il poursuit la présentation de son travail en précisant son choix d'analyse qui a porté sur deux groupes humains, fortement typés et situés aux antipodes, que ce soit au plan économique, social, politique ou religieux, recoupés à partir des sources issues des deux centres de recrutements, celui de Béziers et celui de Mende, couvrant l'ensemble du département de la Lozère. Le choix étant arrêté, ce sont près de 10 000 fiches matricules (9 932 très précisément), extraites méthodiquement des archives de l'Armée française que notre chercheur a dû saisir et analyser informatiquement pour mener à bien son étude. Chaque fiche contient une dizaine de données par individu. C'est l'occasion de souligner la qualité des services de renseignements de l'Armée qui avaient ainsi permis de suivre scrupuleusement le parcours de chaque conscrit durant toute la guerre et noter tout ce qui pouvait le concerner : régiments, déplacements, blessures, mais aussi faits de guerre, citations, décorations et localisation précise du décès quand le corps avait pu être identifié grâce au matricule. Son travail décline tous les aspects physiques, psychologiques, comportementaux, personnels et familiaux des conscrits devenus combattants, durant tout le temps de la guerre, sur le front, au repos ou à l'occasion des permissions. Il interroge les sources les plus proches du témoignage. Elles sont abondantes. Il les cite (35 pages d'annexes). Il poursuivra avec détermination sa recherche en provoquant, chaque fois que c'est possible, des rencontres avec des anciens combattants. Il a réalisé près de 150 interviews. Le livre est dense, riche et passionnant. Il mérite à l'évidence une lecture patiente et attentive. Elle enrichit le lecteur.

En écrivant ainsi « l'histoire à soi », je cite Jules Maurin, au ras du sol, vécu par des gens de chez nous, l'historien prend du recul par rapport à l'histoire événementielle, celle du conflit, figée dans la matrice universelle établie pour les siècles. Il nous rapproche du quotidien du soldat avec une certaine connivence qui touche le lecteur. Il nous fait partager les expériences de chacun des combattants. Lorsqu'il donne la parole aux anciens poilus, il rejoint une dimension morale, afin de permettre à ces survivants avant leur disparation d'apporter leur témoignage et de l'inscrire dans la mémoire universelle. Parmi les premiers interviewés, il y avait le père de l'historien.

En écrivant ainsi l'histoire avec un vrai talent littéraire, Jules Maurin s'inscrit dans un courant qui est en train de se dessiner depuis les années 60-70, celui de la Nouvelle

Histoire, pénétrée des sciences humaines : l'anthropologie, l'ethnologie, et la sociologie dont les historiens se sont inspirés, appliquant des méthodes scientifiques avérées pour transformer leur propre vision et leur présentation du rapport à l'évènement. À la suite de Marc Bloch, Antoine Prost, Jean-Jacques Becker, Histoire, sciences humaines, sociales et militantisme vont s'entremêler, permettant d'entendre la voix des plus humbles, mais aussi de leurs proches, du passé et du présent.

Il est pertinent, pour mesurer l'importance de l'interaction des approches interdisciplinaires de ces sciences humaines, de prêter attention au plan adopté par l'auteur qui est plus thématique que chronologique. Il consacre une première partie aux « Sources et méthode ». Il se livre à une analyse anthropologique des conscrits : taille, corpus médical et niveau d'instruction, puis sociologique de l'homme, être social dans son espace géographique, familial, socio-professionnel, religieux. La deuxième partie est intitulée « Le pays – ses conscrits – ses soldats ». L'auteur reprend en les approfondissant tous les aspects évoqués, relatifs à l'aspect humain de la population concernée, en les analysant dans ce passage fondateur du conscrit au soldat. Les chapitres précisent les termes d'anthropologie physique, familiale et sociale. Le chapitre consacré au cérémonial et rituel du conseil de révision, des réjouissances qui l'accompagnent faisant surgir le concept de classe, comme un passage initiatique d'inspiration ethnographique est particulièrement réussi. C'est un grand moment de bonheur de lecture et pour beaucoup, de souvenirs du « service militaire qui est bien un temps fort dans la vie de l'homme », souligne Jules Maurin, en précisant : « C'est une rupture ».

La troisième partie se poursuit, intitulée avec simplicité et gravité « La guerre vécue ». Il précise dans l'introduction que « la guerre est une coupure autrement profonde que le service militaire pour ceux qui l'ont faite ». L'auteur analyse cette longue et passionnante réflexion dans quatre chapitres consacrés aux combattants et tout ce qui a trait à leur vie, aux souffrances et aux réalités du quotidien, des événements les plus douloureux et parfois tragiques vécus par ces hommes, devenus, sans transition, soldats, puis combattants sur le front à partir de la mobilisation.

Une quatrième partie intitulée « La guerre perçue » est une véritable étude sociologique. Elle explore le ressenti des comportements et des modes de pensée de cette population sélectionnée pour l'étude, ce corpus humain retenu par l'historien sur les problèmes liés à « la guerre », « l'armée en campagne » et « l'expérience du combattant ». Il s'interroge : « La guerre perçue par le combattant languedocien est-elle en fin de compte différente de celle qu'ont rapportée d'autres auteurs, d'autres témoins, les écrivains combattants ou les romanciers ? » Il ajoute : « une fois sur le front, les combattants languedociens comme tous les autres sont absorbés par la guerre qu'ils vivent. » Il fait part alors d'une réflexion personnelle : « Fatalisme accablement, insensibilité, soumission au destin et à la discipline, indifférence progressive à tout ce qui se passe à l'arrière ou à côté, voilà ce qui caractérise le combattant moyen, d'où qu'il soit, quoi qu'il pensât avant et même quel que fût son niveau intellectuel. Voilà ce qui explique aussi son isolement graduel. »

À chaque étape de son travail d'analyse, Jules Maurin pose un regard critique et livre une réflexion personnelle. Alors que les historiens inspirés de l'École de Lavisse se pliaient à une objectivité rigoureuse, bannissant le « je », susceptible d'altérer la présentation de la vérité historique au travers des analyses des sources vérifiées, à l'opposé, les historiens de la nouvelle génération des *Annales* se référant avec la même rigueur aux sources, revendiquent un droit à la subjectivité, voire à l'engagement. À ce titre, Jules Maurin, dans une courte conclusion générale, livre sa vision personnelle éclairée par son analyse. Je cite quelques réflexions essentielles de l'auteur :

> « Ces soldats sont des soldats par devoir et même par nécessité, par l'impossibilité de faire autrement… Cette masse paysanne fait désormais la guerre par habitude, résignée, sans chercher à comprendre, ni à savoir, souhaitant seulement que cela finisse au plus vite… Car ces soldats d'occasion, qui font la guerre par routine et qui ne voient pas comment ils pourraient y échapper sans faillir à l'honneur, sont comme abrutis par cette guerre qui n'en finit pas… Le pacifisme des anciens combattants naît là, de ce sentiment diffus d'avoir été grugé pour tout et par tous. »

Mais force est de constater que ce monument d'historiographie, célébré lors de la récente parution par deux jeunes historiens de la dernière génération, que j'ai tenté de vous présenter dans sa dimension scientifique, n'a pas eu lors de sa première parution en 1979, le retentissement attendu, malgré la présence au jury d'Emanuel Le Roy Ladurie et d'Antoine Post dont je vais reparler. Il est vrai qu'en 1975 avait paru l'ouvrage de Le Roy Ladurie, *Montaillou, village occitan*, qui retrace la vie des habitants de Montaillou, village occitan, de 1294 à 1324. L'auteur s'appuie sur les registres d'inquisition de Jacques Fournier, afin de retracer la vie des habitants de Montaillou en Haute-Ariège « infesté » par le catharisme. Le livre s'insère dans un contexte qui voit l'émergence de l'anthropologie historique. Il reçoit un succès spectaculaire en France et à l'étranger. Il devient la référence du roman anthropologique et participe au succès du catharisme et de tout ce qui tourne autour. La parution de 2013, à l'inverse, a donné à cet ouvrage et à son auteur un retentissement qui dépasse le cadre hexagonal et lui fait acquérir une référence de niveau européen.

Une étape décisive a été franchie dans la perspective nouvelle du récit historique et de la transversalité des sciences sociales qui vont nourrir la réflexion des historiens. Nous allons pouvoir progresser dans cette réflexion en jetant un regard sur quelques auteurs de la nouvelle génération dans la lignée de leurs brillants maîtres.

2. Les historiens actuels

Il convient maintenant de s'intéresser à la nouvelle génération des historiens qui poursuivent leurs recherches et analyses autour du la Grande Guerre. Ils sont dans la continuité du travail de Jules Maurin. Tous formés à l'école des *Annales* fondée par Lucien Fèvre et Max Bloch, par les sciences humaines, l'anthropologie, l'ethnologie, la sociologie. Ils pratiquent l'interdisciplinarité des sciences en confrontant leurs études autant à la réalité humaine qu'à la présentation objective et documentée du récit événementiel. Ils complètent souvent leurs analyses par une vision comparatiste ? mettant en regard les combattants de chaque front. Ils sont tous universitaires, docteurs d'État, engagés et militants sur des voies différentes, parfois polémiques. J'ai volontairement choisi trois auteurs dans une historiographie abondante, et trois ouvrages écrits parfois en collaboration. J'ajoute, s'il en était besoin, que chacun de ces ouvrages est un grand moment de lecture.

Le premier ouvrage retenu est un travail écrit à deux mains par deux auteurs, l'un français, Antoine Prost, et l'autre allemand, Gerd Krumeich. Il porte pour titre *Verdun 1916 une bataille de légende vue des deux côtés*. Il a paru aux éditions Tallandier en novembre 2015. Un mot sur les auteurs.

Antoine Prost, né le 29 octobre 1933 à Lons-le-Saunier (Jura), est un historien, universitaire, ancien homme politique et ex-syndicaliste. Spécialiste de l'histoire sociale, de l'histoire de l'éducation et de la Première Guerre mondiale. Professeur émérite d'histoire contemporaine à l'université Paris 1-Panthéon-Sorbonne. Il s'est associé à

Gerd Krumeich. Celui-ci est né le 4 mai 1945 à Düsseldorf, historien allemand, spécialiste de la Première Guerre mondiale et de Jeanne d'Arc (où est le lien ?). Il est professeur émérite à l'université Heinrich-Heine de Düsseldorf, où il a occupé la chaire d'histoire contemporaine, et professeur associé à l'Institut d'histoire du temps présent. Après sa thèse, Gerd Krumeich poursuit ses recherches sur la Première Guerre mondiale. Représentant son université, il est membre du Conseil scientifique pilotant le projet d'Historial de la Grande Guerre à Péronne, dont il trouve le nom. Il y côtoie, outre Stéphane Audoin-Rouzeau, d'éminents spécialistes : Jean-Jacques Becker, Annette Becker, Jay Winter..., des noms que nous allons retrouver dans la suite de mon propos. Cette proximité intellectuelle permet de croiser les points de vue, ce qui se concrétise par des ouvrages collectifs, dont *La Grande Guerre, une histoire franco-allemande* en 2008, écrit avec Jean-Jacques Becker. Il est par ailleurs cofondateur et vice-président du Centre international de recherche de l'Historial de la Grande Guerre de Péronne. Un mot sur ce mémorial. C'est à la fois un musée d'histoire de la Première Guerre mondiale, un centre international de recherches et un centre de documentation. Le Conseil Général de la Somme et son président Max Lejeune ont été, en 1986, à l'initiative de la création d'un musée de la Première Guerre mondiale. L'Historial de la Grande Guerre a ouvert ses portes en 1992. Le Centre international de recherche de l'Historial de la Grande Guerre est une association loi de 1901, constituée en 1989 par les historiens consultés dès 1988 par le Conseil Général de la Somme pour réfléchir à la façon d'expliquer et de présenter la Grande Guerre dans le futur musée. C'est un lieu d'échanges, de colloques, de débats parfois vifs et contradictoires. Je l'évoquerai un peu plus tard.

Revenons au livre de nos deux auteurs. Ils écrivent à deux mains, parlent à deux voix et ont une vision commune : Expliquer plutôt que décrire. S'interroger plus sur le quotidien des combattants des deux côtés du « no man's land ». Comprendre, avec chacun ses connaissances, en faisant état de ses sources, sa volonté d'être lucide et constructif. Apporter une connaissance commune et renouvelée sur la portée mémorielle de cet épisode majeur et fondateur de la Grande Guerre en croisant les deux points de vue. Alors pourquoi le choix de Verdun ?

Du 21 février au 19 décembre 1916, les armées françaises et allemandes s'affrontent à Verdun. Verdun a été la bataille la plus longue, la plus dévastatrice – 700 000 pertes, dont 300 000 morts – et la plus inhumaine de la Première Guerre mondiale : violence extrême des combats, souffrances inouïes des soldats sur un terrain transformé en enfer, tout cela pour un résultat militaire dérisoire. Cent ans plus tard, la bataille de Verdun interroge toujours autant les historiens. Pourquoi a-t-elle eu lieu et a-t-elle duré presque un an ? Comment s'expliquent les premiers succès allemands ? Pourquoi et comment les Français ont-ils résisté ? Pourquoi cette bataille a-t-elle, dans la mémoire française, un statut si exceptionnel ? Comment Verdun est devenu un lieu sacré pour les Français ? Avec finesse et perspicacité, Antoine Prost et Gerd Krumeich s'unissent pour suivre les soldats et leurs chefs des deux côtés de la ligne de front. En décrivant avec minutie leur quotidien et en suivant l'évolution de l'opinion publique, de 1916 à nos jours, ils racontent comment s'est construit le « mythe » Verdun, jusqu'à devenir le symbole même de la Grande Guerre. Je ne peux m'étendre davantage.

Il s'agit à l'évidence d'un livre de référence ; le style, la hauteur d'analyse, la richesse et l'abondance des sources ajoutent un attrait particulier à sa lecture.

Passons au deuxième ouvrage choisi. Il est écrit en collaboration par deux historiens (Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker) dans la lignée de leurs prédécesseurs, mais plus jeunes (la génération 1990 -2010). Leur présentation rapide va le valider.

Stéphane Audoin-Rouzeau, né en 1955, historien, est directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) et président du Centre international de recherche de l'Historial de la Grande Guerre de Péronne. Il est spécialiste de la Première

Guerre mondiale, dont il contribue à renouveler l'historiographie. Avec Jean-Jacques Becker, président d'honneur du Centre de recherche de l'Historial, et Annette Becker, il a fortement contribué à renouveler l'historiographie de la Première Guerre mondiale.

Annette Becker, née en 1953, est fille de l'historien Jean-Jacques Becker, historienne, professeure émérite à l'université Paris-Nanterre1. Elle est également docteure en histoire. Membre de l'Historial de Péronne. Elle s'est spécialisée dans l'étude de la Première Guerre mondiale et de ses représentations culturelles, religieuses en particulier.

Ensemble, avec d'autres historiens français, allemands et anglais, dans un souci de transversalité, à la lumière des sciences humaines (anthropologie, sociologie), à l'instar de leurs prédécesseurs, ils se sont penchés sur les acteurs du conflit des deux côtés du front, leur sensibilité, leurs représentations. Leurs recherches ont permis la remise en question de la mythologie du départ « la fleur au fusil ». Cette analyse du comportement des mobilisés devenus combattants a conduit ces historiens à forger la notion du « consentement patriotique ». Ils expliquent le fait que les populations européennes et les troupes aient massivement soutenu le déclenchement du conflit et soutenu le terrible effort de guerre des différents États belligérants, sans qu'il y ait de mouvements de révolte ou de contestation, excepté les vagues de mutineries de l'année 1917.

Ils prolongent cette réflexion dans un ouvrage paru en 2019 sous le titre *14-18 retrouver la guerre*. Ils s'attachent avant tout à comprendre les cultures de guerre et la dialectique entre la souffrance et le consentement. Il ne s'agit plus de savoir qui porte la responsabilité de la guerre ou comment se sont déroulées les opérations, mais d'explorer l'acculturation à la violence, d'analyser (je cite les auteurs) « un nationalisme de croisade ». Cela les a conduits à comprendre et mesurer la profondeur du deuil national qui s'est exprimé notamment au travers de monuments aux morts et qui perdure encore.

Voici comment les auteurs présentent leur travail : « Tandis que disparaissent les derniers combattants, la Grande Guerre nous revient, dans une tout autre lumière, comme la matrice d'où sont sortis tous les désastres du XX^e^ siècle. Romans, films, recueils de lettres et documents, collections d'objets, sites historiques : une curiosité nouvelle s'exprime de la part des jeunes générations pour ce qui apparaît comme l'énigme d'un suicide collectif de l'Europe. » Ils poursuivent : « L'Occident était volontiers dépeint comme marchant d'un pas allègre vers la civilisation. Force est de constater », soulignent les auteurs, « que ces normes s'effondrèrent dans de gigantesques tueries qui, loin d'être toujours anonymes, débouchèrent parfois sur de violents corps à corps et sur de terribles souffrances dont les civils, phénomène inédit, furent souvent les victimes. »

On l'aura compris, les travaux d'Annette Becker et de Stéphane Audoin-Rouzeau, dans un livre bref mais dense, renouvellent profondément les perspectives. Ils contribuent à restaurer la complexité d'un conflit qui fut, a bien des égards, « la véritable matrice du XX^e^ siècle » (citation des auteurs).

Ce travail collectif, s'il a fait date en développant, entre autres, la thèse du consentement patriotique des soldats de la Grande Guerre, est à ce titre même discuté et sévèrement critiqué par certains historiens du CRID (collectif de recherches internationales et de débat sur l'histoire de la Première Guerre mondiale 14-18) qui réfutent cette idée.

Avant de clore la présentation de ce livre collectif, je dois préciser que, sur une cinquantaine de notes de bas pages et d'index, il n'y a pas une mention de l'ouvrage de Jules Maurin dont je vous ai longuement entretenu il y a quelques instants. Je crois que cet oubli ne se posera pas avec le troisième historien que je vous présente maintenant : Frédéric Rousseau.

Fréderic Rousseau est né en 1955. Il est de la même génération que Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker. Comme eux et avec d'autres, c'est un historien engagé et militant. Il est agrégé d'histoire. Son directeur de thèse a été Jules Maurin. Ils

ont publié en commun la thèse de doctorat d'État *La désobéissance militaire au XIXe siècle : déserteurs et insoumis héraultais Montpellier* (1985). Il est professeur d'histoire contemporaine, spécialiste de la Première Guerre mondiale à l'université Paul-Valéry de Montpellier où il a dirigé, de 2009 à 2014, le Centre de Recherches Interdisciplinaires en Sciences humaines et Sociales (CRISES). Il a publié seul ou en collaboration de nombreux ouvrages et poursuit ce travail de recherche. Parmi ceux-ci je souligne un livre intitulé *L'Affaire Norton Cru, Le procès des témoins de la Grande Guerre*, paru aux Éditions du Seuil en 2003.

Mais je retiens en priorité *14-18, penser le patriotisme* paru en 2018. C'est un ouvrage dense (480 pages), polémique, très documenté. Il ouvre des perspectives nouvelles par le regard porté sur les combattants à « ras de sol » dans une démonstration socio-historienne en opposition à l'histoire culturelle du fait guerrier, celle-là même qu'entend combattre Frédéric Rousseau. Il affiche son opposition frontale au concept retenu par ces prédécesseurs « le consentement patriotique ». Il donne le ton dès la première page : « La célébration du centenaire de la Première Guerre mondiale a été l'occasion de multiplier des ouvrages qui, peu ou prou, diffusent une interprétation aujourd'hui dominante de l'événement et que l'on peut qualifier de culturaliste : il y aurait eu un consentement patriotique du plus grand nombre qui aurait conduit, par une brutalisation des hommes et des sociétés en guerre, à prolonger par la haine de l'ennemi le grand carnage. »

L'historien s'appuie sur de nombreux témoignages de soldats et de leurs familles, mettant en valeur le ressenti de chacun et de chacune des personnes impliquées dans le conflit, dans la vérité et la sincérité du vécu. La centaine de témoins dont Frédéric Rousseau étudie les écrits sont essentiellement des civils, choisis pour représenter tous les secteurs de la société, tant géographiquement que socialement.

On peut maintenant essayer de résumer ainsi ce livre dont le contenu peut parfois surprendre. Frédéric Rousseau raconte la Grande Guerre comme le font ses collègues : à hauteur d'homme. Une question centrale s'impose à tous, quatre-vingts ans plus tard : comment ont-ils fait ? Comment ont-ils tenu ? Contre les interprétations vertueuses mettant trop facilement l'accent sur le patriotisme, l'auteur avance des explications plus terre-à-terre mais plus authentiques. Les « poilus » ont tenu – du moins ceux qui ont survécu à l'immense massacre – parce qu'ils étaient mis en condition de tenir : contraints, surveillés, punis par les conseils de guerre, exceptionnellement passés par les armes. L'auteur analyse un certain nombre de ressorts psychologiques – comme l'esprit de corps, l'admiration du chef, etc. – qui, au total, composent une anthropologie de l'homme en guerre. Il s'intéresse aux êtres qui combattent en première ligne, à ceux qui non seulement affrontent les intempéries, les privations mais encore doivent concilier leur sens du devoir patriotique avec la peur de flancher, de souffrir, la peur de mourir, la peur de tuer. Comment, dans ce contexte d'exceptionnelle violence, retrouver la nature profonde d'êtres humains mobilisés pour la défense de la patrie ? Telles sont quelques questions auxquelles l'auteur tente de répondre en donnant la parole à des combattants, anonymes ou célèbres, originaires des principaux pays européens en guerre. Ce n'est pas tant la guerre que les structures sociales du début du XXe siècle qui sont à l'étude dans cet essai. Le nouveau soldat est ainsi contraint à l'héroïsme, qui lui est rappelé dans tous les secteurs de la société et jusque dans les correspondances de sa famille qui se déclare fière du devoir accompli pour la défense du pays. Partagés entre la fierté d'accomplir leur devoir et la crainte de mourir, les acteurs sont conduits à « agir trouble », ce qui démontre, selon l'auteur, que « le "patriotisme" affiché peut parfaitement s'accommoder de la mise à l'abri des êtres chers », autrement dit, qu'attitudes et discours peuvent diverger sans s'opposer. Il y a dans cette étude une sorte d'urgence à repenser les schémas d'analyse de grands concepts établis. Il pose ainsi des questions auquel il tente

de répondre. Pour l'illustrer, j'ai retenu et vous propose quelques titres de paragraphe, sans les commenter bien sûr, faute de temps, mais pas seulement. Sous le titre du chapitre 1 : « Choc, jeux de rôle et mises en guerre », voici quelques titres de paragraphes : « La mobilisation comme scène sociale », « État exceptionnel d'émotion », « Ajustements et figurations », « Le penser double, l'agir trouble ». Dans le chapitre 2 intitulé « Mises en guerre des inégales » (je précise il s'agit de tout ce qui est féminin), d'autres titres de paragraphes : « Preuves d'amour et devoir d'écriture », des « Femmes minuscules en situation », « Géo-sociologie des inégales, la hantise du nivellement social ». Enfin dans le chapitre 3 nommé « Tuer les ennemis de la patrie » : « Retrouver le terrain pour une approche situationnelle », « Combats rapprochés », « Assauts et abordages », « La rencontre des deux terreurs », « Crimes de guerre, crimes dans la guerre », « Faut-il tuer pour haïr ? ». Conclusion « Penser le monde social (en guerre) ».

Les problématiques soulevées dans l'ouvrage *14-18, penser le patriotisme* sont certes complexes, mais n'en demeurent pas moins riches et stimulantes. La rigueur méthodologique de l'auteur et la finesse de ses développements convainquent de l'intérêt d'une socio-histoire bien conduite pour faire émerger les réalités sociales que couvrent des concepts aussi abstraits que celui de patriotisme. Au-delà du seul patriotisme dans le contexte de la guerre, cet essai invite à repenser le monde social au XX^{e} siècle pour davantage prendre en compte la pluralité des attitudes au sein d'un collectif qui ne peut se réduire à son caractère « national ».

Avant de rentrer sereinement dans l'univers littéraire, je voudrais essayer de dégager quelques réflexions sur cette mise en parallèle des travaux des historiens actuels. Premier constat : s'ils sont tous universitaires, familiarisés avec les sciences humaines et sociales, pratiquant les méthodes de chacune de ces disciplines avec sérieux et conviction, il demeure entre eux des divergences de points de vue qui relèvent plus des engagements politiques que des polémiques de savants. La deuxième constatation se situe davantage au niveau de l'intérêt pour les lecteurs que nous sommes, dans la nature des analyses et la valeur littéraire des œuvres proposées. Bien que tournée vers l'humain en situation de guerre, de souffrance, de peur, appuyée sur des documents authentiques et sincères, chargés d'émotion, la distance nécessaire de l'historien ne laisse que peu de place au champ de l'émotion. La guerre, qu'elle soit vue sous l'angle militaire ou humain, n'est pas une partie de plaisir. Il va donc falloir se transporter dans le domaine du roman, de la littérature pour trouver l'exacerbation des sentiments et l'émotion de personnages décrits par les auteurs. Dernier point, les nouveaux historiens nous ont montré leur capacité à pratiquer l'interdisciplinarité, la pluralité des points de vue, au plan européen à tout le moins, entre Anglais, Allemand et Français. Cela nous introduit très directement dans le champ de la littérature que je vais aborder dans ma troisième partie.

3. La littérature

Nous pénétrons dans le domaine de la création littéraire. Celle-ci est libre de toutes règles de recherches d'authentification des sources, d'analyses et de méthodes scientifiques, ouverte à l'imagination et à l'émotion. Mais, au même titre que pour le travail des historiens que je viens de présenter, j'ai fait des choix parmi des œuvres romanesques autour de la guerre de 14-18. Depuis les œuvres littéraires évoquées lors de la séance précédente, romans autobiographiques, romans historiques, mémoires, carnets de guerre, parus pendant les années de guerre et dans les vingt années qui ont suivi la fin de la guerre, on peut constater que les romanciers français continuaient à traiter le sujet sous des angles les plus divers. Tout récemment quelques titres ont été couronnés par des prix littéraires et repris dans des films souvent de très belle qualité.

J'ai observé également que les années qui ont précédé et suivi l'évocation et la célébration du souvenir du centenaire de la guerre de 14-18, pourtant empreintes de gravité et d'émotion, n'ont pas suscité la veine littéraire chez les auteurs français. Alors j'ai cherché. J'ai ouvert le spectre de mes recherches vers d'autres pays, autres que la France, vers des pays francophones ou anglophones. J'ai trouvé mon bonheur. Je voudrais le partager avec vous. C'est le sens de mon propos. Vous l'aviez compris depuis le début, n'ayant aucune qualification dans l'un ou l'autre des domaines abordés lors de ces deux conférences. Alors, si vous me suivez, je vais poursuivre l'analyse de quelques œuvres romanesques. Elles réservent de belles surprises et de grands et beaux moments de lecture. J'ai suivi un ordre chronologique de parution. Pour les ouvrages de langue anglaise, je me suis appuyé exclusivement sur les ouvrages traduits en français.

La première œuvre que je vous propose est un livre étonnant, publié en France aux éditions Gallmeister en septembre 2013, de William March, sous le titre *Compagnie K*. Le roman fut publié aux Etats-Unis en 1933, réédité en France en 2017. Son auteur, engagé volontaire dans les Marines en 1917, quitta l'Alabama pour le front à Verdun. On se souvient que les États-Unis se sont engagés dans le conflit tardivement. Les États-Unis, qui avaient d'abord résolu de rester neutres, en 1914, sont entrés en guerre, le 6 avril 1917. Mais, c'est à partir de mars 1918 principalement, que les États-Unis envoient en Europe une armée qui, au moment de l'armistice, dépassera deux millions d'hommes. Les hommes de la « compagnie K » découvrent brutalement la guerre, de nuit, sous les balles qui sifflent et les obus qui explosent partout, dans le plus grand désordre, la pluie, le froid et pour certains la tentation de déserter. Les cent treize soldats, du simple troufion au capitaine, qui composent cette compagnie prennent la parole pour raconter la guerre. En cent treize chapitres, chacun donne son récit, exprimant ses émotions, sa peur. Ils parlent, se répondent, semblent se faire écho. Les portraits d'anonymes prennent vie d'une manière authentique, saisissante, terrifiante parfois. C'est hallucinant de vérité, de sincérité. La réalité de la vie quotidienne au travers de ses cent treize chapitres nous transporte dans un univers insoupçonné au-delà de toutes les lectures, des récits et romans qui ont constitué notre fond de culture sur cette guerre. Tout est abordé ou survolé, le viol, le meurtre, la lâcheté, la bravoure, le sang, la peur, la vermine, la complicité, la camaraderie, l'absurdité. Ce livre est écrit dans une langue directe, sans fard, sans fioriture, sans surcharge. Un livre sans héros, sans héroïsme. Chaque page nous surprend et nous saisit. Il élargit nos horizons, mais nous laisse sans voix. Je cite ce passage écrit sans fard et sans ménagement. J'aurais pu en choisir beaucoup d'autres semblables :

> « Chère Madame,
> Votre fils Francis est mort au bois de Belleau pour rien. Vous serez contente d'apprendre qu'au moment de sa mort, il grouillait de vermine et était affaibli par la diarrhée. Ses pieds étaient enflés et pourris, ils puaient. Il vivait comme un animal qui a peur, rongé par le froid et la faim. Puis, le 6 juin, une bille de shrapnel l'a frappé et il est mort lentement dans d'atroces souffrances. Vous ne croirez jamais qu'il a pu vivre encore trois heures, mais c'est pourtant ce qu'il a fait. Il a vécu trois heures entières à hurler et à jurer tour à tour. Vous comprenez, il n'avait rien à quoi se raccrocher : depuis longtemps, il avait compris que toutes ces choses auxquelles, vous, sa mère, lui aviez appris à croire, sous les mots honneur, courage et patriotisme, n'étaient que des mensonges. »

Nous changeons d'univers en ouvrant le roman de Stefan Brijs, écrivain flamand, paru en France aux éditions Héloïse d'Ormesson en février 2015, sous le titre *Courrier des tranchées*. Nous sommes à Londres, à l'aube de la Première Guerre mondiale. John

refuse de s'enrôler à l'inverse de son meilleur ami, Martin, vibrant de patriotisme. John se laisse bercer par les poèmes de Keats. Il préfère la littérature, loin de la violence du conflit, alors que son ami d'enfance Martin, engagé volontaire, est hissé au rang de héros. Mais le conflit va se rappeler à lui lorsqu'il découvre une terrible lettre que son père, facteur, a omis de remettre à la mère du jeune homme. Le roman raconte le gouffre entre l'exaltation de la guerre et son effroyable réalité. Il raconte l'histoire d'un fils qui veut mieux réussir que son père, mais le sort s'acharne contre lui et la désillusion toujours présente. Désillusion d'une guerre stupide vue par les Anglais. Ce livre est une réflexion sur les thématiques du libre arbitre, de la lâcheté, de la propagande qui manipule les masses. On y parle beaucoup de mensonge et de dissimulation. Tout est là dans ses propres interrogations, quand une simple lettre peut détruire, réconforter, donner de l'espoir ou le détruire. *Courrier de tranchées*, c'est une fresque d'une construction subtile, d'une splendide écriture où les notions de courage, de lâcheté paraissent soudain floues. L'auteur est au cœur des pensées, des angoisses, des peurs, de tous les acteurs de ce drame de la guerre. C'est aussi un hommage à la littérature, un hymne aux mots. Il fait dire à un personnage : « un livre, ça doit nous amener à réfléchir. Il modifie le regard qu'on porte sur la vie. » Ce roman touche à l'universel.

La littérature autour de la guerre n'a pas la nécessité de relater les faits, les évènements et leur tragédie pour évoquer la guerre. Elle peut la susciter, la saisir et provoquer l'émotion la plus intense en évoquant la vie et les états successifs des êtres chers touchés au cœur des souffrances de l'absence et du doute de la mort. C'est cette histoire en creux que nous fait vivre avec une subtilité d'écriture et une profondeur psychologique rare l'auteur britannique Anne Hope. Le livre a paru en France en 2022, portant le beau tire Le chagrin des vivants. Voici en résumé l'histoire de ce roman. Lors des premiers jours de novembre 1920, durant cinq journées, l'Angleterre se prépare à commémorer l'Armistice le 11 novembre. Londres attend l'arrivée du Soldat inconnu rapatrié de France, pour un hommage à l'Abbaye de Westminster, les restes d'un soldat retrouvé parmi ces tombes qui fleurissent dans les campagnes françaises et qui vont peu à peu rejoindre des cimetières plus adaptés. Ce sont les restes d'un corps anonyme, choisi parmi tant d'autres que leurs familles n'ont pu revoir une dernière fois, qui reconnaîtront un mari, un frère, un père, un cousin, un oncle au passage de ce guerrier sans visage.

Trois femmes, unies par d'invisibles liens vont vivre cette attente lourde de sens, d'émotions, de souvenirs. Chacune à sa manière. Evlyn, dont le fiancé a été tué, travaille dans un bureau des pensions de l'Armée. Ada, sans nouvelles de son mari, pourtant tombé au front, est hantée par son image. Je cite un court extrait : « "Disparu ?" Qu'est-ce que ça voulait donc dire ? Comment était-ce possible de disparaître ? Elle fut prise d'une très étrange envie de rire. Elle gloussa, puis le rire s'arrêta net. Elle attendit qu'autre chose prenne sa place, rien ne vint. Marcher vers l'avant. Disparaître. Ne plus avoir de corps. Être là un instant, le suivant soufflé aux quatre vents. » Hettie, elle, accompagne, tous les soirs, des anciens soldats blessés, estropiés, traumatisés, sur la piste de danse du Hommersmith Palais, afin de noyer leurs misères, pour six pence la danse, sur les rythmes du jazz. « C'est un des phénomènes marquants de l'après-guerre, avec notamment l'arrivée du jazz. C'était une musique rythmée qui autorisait une manière de danser plus sensuelle », précisait l'auteur dans une interview à Télérama.

Dans cette ville de Londres, peuplée d'hommes mutiques où le souvenir des horreurs pèsent lourdement, ces femmes cherchent, avec dignité, un équilibre entre la mémoire et la vie, pendant ces cinq jours – les cinq chapitres du roman – où les souvenirs se font pressants. L'auteure, grâce à une écriture d'une sensibilité extrême, plonge dans l'âme de ces êtres et de tout un pays meurtri. C'est une histoire sombre, un "roman choral'', comme l'a écrit un critique touché par la musique des mots. « Il est construit comme une dramaturgie », poursuit ce critique. L'émotion est intense. Je cite un nouvel

extrait : « Elles sont toutes différentes, et pourtant toutes pareilles. Toutes redoutent de les laisser partir. Et si on se sent coupable, c'est encore plus dur de relâcher les morts. On les garde près de nous, on les surveille jalousement. Ils étaient à nous. On veut qu'ils le restent. » Il y a un silence. « Mais ils ne sont pas à nous », poursuit-elle. « Et dans un sens, ils ne l'ont jamais été. Ils n'appartiennent qu'à eux-mêmes, et seulement à eux. Tout comme nous nous appartenons. »

Je voudrais terminer cette présentation volontairement limitée à quatre romans sur une note plus poétique, oubliant un instant le souvenir de la violence de cette cruelle période. Il s'agit d'un livre paru récemment en 2022 aux éditions Aux Forges de Vulcain qui a un obtenu le prix des lecteurs du Livre de Poche en 2024, écrit par un jeune romancier, Gilles Marchand. Il porte un titre un peu mystérieux Le soldat désaccordé. L'histoire est originale, plutôt désarçonnante. Dans les années 20, un ancien combattant français rentré manchot de la guerre, s'est donné pour mission de rechercher des soldats dont on a perdu la trace. Il est enquêteur. Il agit sur requête des parents ou des proches de ces soldats. Il a ses réseaux. Il parle à la première personne et raconte son histoire avec des souvenirs du front. Il évoque le souvenir des tranchées, de corps mutilés, de sang, de boue, d'explosions. Il écrit à l'adresse du lecteur : « la guerre quand tu y as goûté, elle est dans ton corps, sous ta peau. Tu peux vomir, tu te grattes jusqu'au sang. Elle ne partira jamais. Elle est en toi. »

Mais il parle principalement d'une recherche confiée par une certaine Madame Joplain, dont le fils Émile n'est jamais revenu de la guerre, disparu en 1917 sur le front de Vimy. Les recherches intenses vont lui permettre de découvrir que ce fameux Émile Joplain était un poète qui ne cessait d'écrire à sa fiancée alsacienne dont il était fou amoureux. L'enquête révèle qu'Émile, héritier d'une dynastie bourgeoise, s'est amouraché dès 1907 de Lucie, gracieuse Alsacienne, fille sans dot des Hamel, modestes employés de maison. Union doublement impossible entre un Français et une Allemande (souvenons-nous que l'Alsace tait rattachée à l'Allemagne du III^{e} Reich), donc entre « un beau parti » et une « moins que rien… ». Madame Joplain mère veillait à ce que son fils oublie Lucie. La guerre devait séparer Émile et Lucie. Le soldat enquêteur, le narrateur, apprend que Lucie, la fiancée de Joplain était montée au front pour retrouver son poète, n'hésitant pas à parcourir les tranchées, interroger les blessés, nettoyer les visages des cadavres pour retrouver son homme. Notre enquêteur va s'investir dans l'histoire d'Émile et Lucie, cet amour incroyable, magnifique, qui nourrit son obsession pour cette folle histoire d'amour. Car cette histoire s'entremêle à la sienne. Elle redonne vie à son amour pour Anna. Anna, sa femme, son amour, qu'il tarde à retrouver. Je cite l'auteur : « On a tous une histoire d'amour intense, forte, dévorante. Une qui a tout emporté sur son passage et qui ne s'est pas finie, ou qui n'a jamais eu lieu parce qu'elle n'était pas réciproque. Une qu'on n'a pas osé déclarer, une qu'on a gardée pour soi parce qu'on avait peur. Et même quand tout se passe, on a encore peur : que l'intensité s'en aille, que la passion se soumette comme un animal sauvage à qui on aurait appris à lever la patte. » Un peu de poésie dans ce monde terrifiant. Le style est poétique, imagé, l'écriture est rythmée. L'auteur nous entraîne avec allégresse et bonheur dans cette histoire aussi incroyable qu'improbable, où il est question de « fille de lune » dont rêvent les combattants comme – je cite l'auteur – « un besoin d'ensevelir leurs mauvais souvenirs derrière du merveilleux ». Restons-en-là, sur cette note si douce de sensation de bonheur.

Conclusion.

L'Histoire au même titre que la Littérature, chacune dans la forme et avec l'exigence qui lui sont propres, participent de la transmission mémorielle et émotionnelle de la Grande

Guerre. L'écriture historique ou littéraire, par leur force et leur sensibilité, sont les outils les plus universels de transmission du quotidien de la guerre et du ressenti, du vécu des combattants sur le front. L'historien étudie principalement les faits, le romancier les ressorts de l'âme humaine. La littérature par l'usage approprié des mots, l'originalité du style et du langage, l'imaginaire souvent, fait naître la curiosité et l'émotion. Entre Littérature et Histoire le débat est clos. La réconciliation est scellée et les lecteurs que nous sommes devraient en être satisfaits.